



Disponible en ligne sur

ScienceDirect  
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte  
www.em-consulte.com



Débat

## Fascination et horreur de la psychanalyse. À propos de l'article « Décolonisation, polarisation, psychanalyse, privilèges » de C. Gheorghe

*Fascination and horror about psychoanalysis. Reflections on C. Gheorghe's article "Decolonization, polarization, psychoanalysis, privilege"*

L. Poenaru

Centre Médical de Peillonex, 1225 Chêne-Bourg, Suisse

« Freud est un grand écrivain, facile, si l'on veut. Quant au freudisme, c'est une discipline embaumée qui tourne sur elle-même, elle emploie une langue fautive par rapport au code normal, interférant de moins en moins sur le monde extérieur ». Marguerite Duras (1989), *La passion suspendue. Entretiens avec Leopoldina Pallotta della Torre*.

Aborder le croisement de deux concepts polémiques, la psychanalyse et l'Université, nous expose au croisement de divers tabous qui risquent de parasiter la cohérence logique de notre propos. Les tabous de la psychanalyse sont bien connus, puisqu'ils sont à l'origine de son exclusion de milieux académiques et cliniques : persistance de dogmes théoriques, défaillances méthodologiques et épistémologiques, etc. Ceux de l'Université au sens large nous confrontent non pas aux controverses relatives à l'inconscient individuel, mais plutôt à celles concernant l'inconscient économique dont les éléments latents ont été largement intégrés par le public et les institutions grâce à la propagande économique et aux standards de la vie moderne qui exploitent jusqu'à la saturation l'inconscient individuel. Dans le cas de l'Université, il s'agit de plus en plus de manières industrielles et corporatistes de savoir (Gaudillière, 2015) et de déterminer quel est le savoir légitime ; cela semble conduire à des dérives de l'évaluation de la recherche (Gingras, 2014) et à des logiques capitalistes fondées sur la production, l'extraction et l'accumulation permanente de connaissances pour les profits du complexe militaro-industriel (*innover pour gagner la guerre* – Rasmussen, 2015). Probablement qu'ici, comme ailleurs, nous sommes dans une perspective binaire (comme nous le verrons avec Gheorghe ; sous presse) voire algorithmique : *target or waste* (cible ou déchet), 0 ou 1, marche ou crève.

« Certaines universités, Manchester ou Paris VI par exemple, auront pour seule référence leur position mondiale dans la recherche (académique). Elles seront évaluées et trouveront leurs ressources publiques et privées à l'aune des classements internationaux qui se seront imposés dans l'arène européenne et mondiale » (Laredo & Paradeise, 2010, §20).

Ce système complexe de « lois », de canons disciplinaires, de directives, de scores, de mesures, de surveillances, de régulations, de financements, de récompenses et de créations de carrières professionnelles est devenu, consciemment ou inconsciemment, consensuel ; de lui dépend l'avenir de ceux qui se projettent dans un avenir professionnel de haut niveau, supposant l'accumulation de capital et de connaissances.

« L'impératif "continuer à connaître" qui soutient le régime de la connaissance contient une double exigence : organiser la connaissance de manière à ce qu'elle serve à la production de sujets du capitalisme et contribue à la stabilisation de l'Autre économique<sup>1</sup> », suggère Tomšič (2015).

L'Autre économique (auquel s'intéresse Gheorghe, 2022, sous presse) et les effets de ses « lois » coloniales et binaires sur la recherche universitaire conduit, comme le constate Pardo-Guerra (2022), à une perte de la diversité, à la standardisation et à un remodelage des motivations des chercheurs par la logique binaire de la perte et du profit. À propos de l'Autre, rappelons qu'il concerne tout aussi bien l'individu, la société, l'économie, mais aussi des domaines de recherche (qu'ils soient psychanalytiques ou non). Notons en préambule que le grand Autre – à l'origine de la capacité de symbolisation en vertu des lois d'une société (Lévi-Strauss, 1958) – est incarné actuellement plutôt par les pères corporatistes et par l'intelligence artificielle et non pas par les pères de la famille nucléaire des temps de Freud. Il n'est plus question de phallus, de

Adresse e-mail : liviu.poenaru@gmail.com

<sup>1</sup> Traduction par l'auteur.

maîtres ou de mentors ! Donc, pour clarifier le cadre de notre travail, de quelle psychanalyse parlons-nous face au Cyber-Autre ? Faudrait-il redéfinir le domaine même de la psychanalyse ? Aussi, de quelle Université parlons-nous et comment la psychanalyse peut-elle trouver sa place dans ce contexte gouverné par le profit ?

Car le grand Autre du cybercapitalisme semble être moins patriarcal, plus fragmenté/disséminé, plus omnipotent, plus calculateur, plus séduisant, plus anticipatif, plus programmatif, plus machinique, plus invasif, plus viral, plus addictif, plus aidant, plus pervers, plus invulnérable, plus dangereux. Il n'est présent que pour nous rappeler un pouvoir de plus en plus incontrôlable comme l'obligation de produire du contenu (scientifique ou non), de se laisser injecter par des *objets non-selves*, et pas toujours pour favoriser divers processus symboliques, porteurs d'une énonciation subjective à mettre à disposition de la communication avec l'autre réel et ses incertitudes.

« Offrant des possibilités à la fois créatives et destructrices, la perversion remet en question les frontières et les normes dans tous les domaines de la vie et implique la transgression, la création d'illusions, l'objectivation, la déshumanisation et la quête radicale de transcendance » (Knafo et Lo Bosco, 2017, couverture).

Comment s'insère donc la psychanalyse (qu'elle soit clinique ou universitaire) dans ce cadre ? Car la loi symbolique du cybercapitalisme est économique, corporatiste, virtuelle et opère, comme Cambridge Analytica<sup>2</sup>, *offshore* (en dehors des limites), dans des réseaux labyrinthiques de sociétés qui permettent de perdre la trace réelle de celui qui a fait la loi tout en la contournant, et tout en donnant à l'humanité un modèle de symbolisation devenu frauduleux, transgressif et extraterritorial. Avec l'influence sociale et l'addiction ordinaire au numérique stimulée par les pères corporatistes en collaboration avec les ingénieurs du Net, il apparaît clairement que l'inconscient devient essentiellement économique, car colonisé par une abondance de contenus de nature économique qui remanient la dynamique pulsionnelle individuelle et les conflits internes. Ce sont les principaux facteurs responsables de la constitution de l'inconscient économique, soutenu par les institutions, les universités et les politiques dominantes. Il s'agit donc d'un inconscient économique dont la psychanalyse, les sciences, la société et les individus font les frais. Quelles lois devons-nous alors rappeler en psychanalyse face aux mutations majeures que nous constatons ?

C'est donc dans ce contexte *borderline* en pleine mutation, qui suscite clairement fascination et horreur, connaissances et guerres (militaires, économiques et psychologiques), totems et tabous, que nous posons la question préalable de ce commentaire : Lequel des deux univers, celui de la psychanalyse ou celui du complexe académico-militaro-industriel est le plus coupable de dogmatisme, de perversion, de colonialisme ou de binarité ? Beaucoup dirons que la réponse n'est pas difficile à donner. Admettons, avec indulgence ou non (si certains d'entre nous considèrent que le complexe militaro-industriel actuel mène au démantèlement du monde), que chaque domaine, comme chaque individu, présente ses ambivalences, ses tentatives de prise de pouvoir, ses intrusions de pulsions de vie et de mort, et intéressons-nous plus spécifiquement au cas de la psychanalyse en partant du débat qu'ouvre Cosmin Gheorghe (2022, sous presse) dans le cadre du

<sup>2</sup> Cambridge Analytica est une société britannique de « Conseil en gestion autre que la gestion financière » combinant des outils d'exploration et d'analyse des données numériques. La société se retrouve en 2018 au cœur d'un scandale mondial, accusée d'avoir organisé l'« aspiration » des données personnelles de 87 millions d'utilisateurs de Facebook dans le but de cibler des messages favorables au Brexit au Royaume-Uni et à l'élection de Donald Trump aux États-Unis en 2016.

présent numéro de la revue *In Analysis*, numéro consacré à la Psychanalyse à l'Université.

### « Décolonisation, polarisation, psychanalyse, privilèges. Vers un psychothérapeute cosmopolite et culturellement intelligent » de C. Gheorghe

Dans son ouverture du débat, Cosmin Gheorghe, clinicien et enseignant à San Francisco (États-Unis), choisit d'accorder moins d'importance aux critiques habituelles à l'égard de la psychanalyse pour focaliser notre attention sur les avantages du non-dogmatisme au sens large, impliquant celui, moins explicite, du capitalisme. En effet, ce dernier, tout en développant l'incontournable mondialisation, les technologies, la communication, l'intégration de la multiculturalité, génère simultanément une culture dominante et colonisatrice<sup>3</sup> attachée à une pensée binaire (présente également dans l'épistémologie psychanalytique qui, souvent, sépare la connaissance psychanalytique de la connaissance scientifique perçue comme une entrave dans l'énonciation individuelle).

Le domaine de l'intelligence culturelle est, selon Gheorghe, une des voies, avec la décolonisation, permettant l'élimination de la pensée binaire qui sous-tend les perspectives psychothérapeutiques. La solution serait une psychothérapie cosmopolite incluant une pluralité de concepts et d'orientations théoriques avec l'objectif de décoloniser notre savoir et notre psyché. En d'autres mots, il serait question de prioriser, dans la perspective psychanalytique aussi, une psychothérapie multimodale, nuancée et culturellement attentive. Son résultat se traduirait par une approche corps-esprit unifiée, où la recherche et les pratiques fondées sur des preuves ne se réduisent pas à un modèle médical, basé sur la pathologie. Elle ne se réduirait ni aux thérapies cognitivo-comportementales en vogue dans la culture néolibérale actuelle favorisant l'individualisme extrême, ni à une psychanalyse obsolète, fondée sur la compréhension de l'homme blanc, issu de pays développés ou d'une société industrielle du début du XX<sup>e</sup> siècle.

La pensée binaire, dans la perspective de Gheorghe, est corrélée à un individualisme radical (fondamentaliste), ainsi qu'à une mentalité néolibérale et coloniale, qui est rapidement adoptée par de nombreux autres systèmes sociaux (nations, cultures), afin de rester compétitifs économiquement au niveau mondial.

« [L]'idée n'est pas de savoir s'il faut ou non enseigner la psychanalyse dans les universités. Mais plutôt de savoir dans quelle mesure et quel type de psychanalyse profiterait davantage aux futures générations de thérapeutes. En France, apparemment, la psychanalyse demeure très présente dans les universités, et il n'y a pas ou peu de place pour le dialogue avec d'autres modèles et théories. Aux États-Unis, c'est exactement le contraire : vous avez tous les modèles imaginables, alors que de nombreux programmes de formation refusent de mentionner la psychanalyse et il est hors de question de l'enseigner. Nous avons là un excellent exemple de pensée binaire, coloniale (« révolutionnaire »), où les nouveaux arrivants jettent le bébé avec l'eau du bain, le remplaçant par leur propre baignoire, leur savon et leur nouveau-né préféré » (Gheorghe, 2022, sous presse).

Travailler avec la psyché à l'intérieur de l'individu doit inclure, pour Gheorghe, une attention égale à une relation bidirectionnelle avec le collectif (relations sociales, professionnelles et personnelles), comme avec l'environnement (écopsychologie). Dans son argumentaire, l'auteur insiste sur l'effet dévastateur de la pensée binaire et de

<sup>3</sup> Le colonialisme scientifique et ses aspects dominants interrogent, naturellement, un des facteurs souvent invoqués lorsqu'il est question de l'exclusion de la psychanalyse des milieux universitaires.

l'individualisme extrême (soigner l'individu tout en laissant se décomposer les relations et le monde qui nous entoure) ayant poussé la vie « hors de la scène », devenant « ob-scène » (Baudrillard, 1981). La réalité de l'individualisme extrême (qui a été largement promu et renforcé par les pratiques psychothérapeutiques) aurait donc fracturé et aliéné le monde qui nous entoure. Ce constat exige donc la promotion de psychothérapies non binaires et non dogmatiques, prenant en considération des politiques qui fracturent l'individu afin de le mettre sur les rails de la productivité.

Gheorghe est d'accord avec Kandel, 2002, d'avis que la psychanalyse reste une « vision cohérente et intellectuellement satisfaisante de l'esprit », mais reste perplexe face à l'hypothèse selon laquelle cette vision s'applique automatiquement dans le monde entier.

« Pourquoi la psychanalyse serait-elle la plus cohérente et la plus satisfaisante intellectuellement pour tous et pour toute culture ? Dans quelle mesure la psychanalyse est-elle pertinente, sans la qualifier de « la plus satisfaisante », pour les gens de Californie, de Madagascar, de la jungle amazonienne du Pérou, du nouveau gouvernement taliban d'Afghanistan, ou de la communauté gitane de Timisoara, en Roumanie ? » (Gheorghe, 2022, sous presse).

C'est dans ce contexte que l'intelligence culturelle devient non pas une option, mais un impératif, suggère-t-il, puisque pour de nombreuses cultures, la psychanalyse semble représenter un cadre rigide et inadapté dans lequel le psychanalyste s'efforce de les faire rentrer, au nom de la guérison de leur esprit, de leur vie et peut-être de leur âme. Et comme « chaque dogme génère un dogme opposé », Gheorghe note que dans de nombreuses universités européennes la psychanalyse fait la loi tandis que dans les universités américaines dites progressistes, au nom de la libération et de la liberté, une approche « anti-intellectuelle » est née, avec des partisans aussi dogmatiques que certains adeptes de Freud et de Lacan.

Et à l'auteur de conclure :

« Comme l'histoire l'a démontré à maintes reprises, il n'y a pas de décolonisation si ce processus aboutit à une nouvelle classe de colonisateurs imposant leur paradigme. La pensée décoloniale ne signifie pas qu'il faille échanger un dogme contre un autre, mais plutôt qu'il faut s'efforcer d'échapper à la rigidité et au simplisme de la pensée binaire et apprendre à voir le monde comme étant constitué de macro- et micro-réseaux de systèmes, profondément interconnectés à de multiples niveaux » (Gheorghe, 2002, sous presse).

### Subversion, normativité, diagnostic sociologique

Notre auteur nous plonge dans un univers critique original, repérant la binarité, le colonialisme et l'individualisme extrême aussi bien dans le capitalisme que dans l'ensemble des approches thérapeutiques, la psychanalyse incluse. Nous pourrions rétorquer que la psychanalyse s'est d'emblée donnée une visée subversive et libératrice, favorisant l'énonciation subjective, résistant aux impératifs impérialistes des sciences et de l'industrie, interrogeant le sujet non pas dans son rapport à l'environnement, à ses prescriptions et à ses normes, mais à la singularité de ses pulsions et fantasmes, forcément hors normes. Mais son objectif était-il d'en faire un sujet normé, de le laisser se déployer hors normes ou de l'aider à se repositionner dans une perspective critique vis-à-vis des normes afin de trouver/créer une nouvelle singularité, plus autonome et avec moins d'effets pathologiques ? À ma connaissance, ces options n'ont jamais été claires pour la perspective psychanalytique.

Dans tous les cas, il nous vient à l'esprit la position de Marcuse (1992) : la psychanalyse a échoué à diagnostiquer le désordre général (celui de la société, de l'économie, de la politique). Le diagnostic sociologique permettrait, me semble-t-il, de soulager des angoisses, des hontes et des culpabilités qui sont généralement attribuées à la maturité psychique de l'individu, à ses capacités défensives, à sa mémoire et rarement à une société qui le rend malade. Il est, naturellement, plus simple de dire que c'est sa famille ou son inconscient qui n'ont pas fait de lui un « *self made man* » dans la bonne tradition de l'« *american way of life* ».

Il est fort regrettable de constater que les manuels de psychologie clinique, comme les formations post-grades en psychothérapie (qu'elles soient d'orientation psychanalytique ou non) n'abordent que très rarement voire jamais la question des pathologies sociales. Elias (2010) donne l'exemple fictif et exemplaire d'un universitaire qui traverse un état d'angoisse qui pourrait être lié aussi à sa profession académique caractérisée par une insécurité statutaire structurelle :

« On ne peut bien sûr pas exclure la possibilité qu'il existe une certaine affinité entre la structure de la personnalité et la structure disciplinaire et sociale de la profession choisie par un scientifique. Mais, quoi qu'il en soit, le diagnostic d'un psychiatre et – à plus forte raison peut-être – ses prescriptions thérapeutiques seraient incomplètes s'ils n'étaient pas informés par un clair diagnostic sociologique relatif à ces aspects – et à d'autres aspects – du métier exercé par le patient. On aborde ici un domaine encore largement inexploré de la psychiatrie sociale » (Elias, 2010, p. 53).

Malheureusement, ce domaine – à élargir à l'ensemble de l'environnement – demeure refoulé en psychiatrie comme dans les autres approches cliniques. Il semble néanmoins primordial que tout traitement prenne en considération cet angle de vue. Dans une perspective sociologique, Cabé et Robert-Tanguy (2008) considèrent que le diagnostic sociologique :

« dépasse les simples constats pour apporter une compréhension des déterminants et caractéristiques des comportements des acteurs au sein de leur organisation, de leurs représentations, de leur mise en relation avec le système au sein duquel ils interagissent. L'intervention sociologique cherche ainsi à décrypter les modes de régulation du système socio-organisationnel et les effets qu'ils produisent, du point de vue social, économique, technique... et à identifier des dynamiques d'action favorables au développement de l'organisation » (Cabé et Robert-Tanguy, 2008, p. 40).

Les mêmes forces économiques (coloniales et individualistes au sens de Gheorghe) enseignent et forment les thérapeutes dans le but de traiter l'individu et non le système, ni les effets de ce dernier sur le sujet. Ainsi, si un individu est blessé, nous nous sommes formés à traiter la blessure et non à affronter l'agresseur, d'autant plus que l'agresseur dont nous parlons est souvent innommable ou fait partie du consensus mondial. Ainsi, le système nous apprend à rester (consciemment ou inconsciemment) scientifiquement complices. Car, comme l'expliquent Watkins et Shulman (2008) :

« Les problèmes sont identifiés et localisés au niveau de l'individu. La contribution du système est occultée. Ainsi, comprendre et aider une personne ou une famille à la fois est le mode prédominant au sein du complexe psy (l'industrie encadrant l'évaluation et le traitement des émotions dérangeantes et des comportements déviants). Dans les cours, la transformation du système est considérée comme une activité

secondaire, et elle apparaît rarement dans les descriptions de poste des conseillers, des travailleurs sociaux et des psychologues. En fait, le complexe psychologique ne serait pas florissant s'il ne soutenait pas le système social tel qu'il est actuellement constitué. » (Watkins & Shulman, 2008, p. XI).

Où alors il nous vient à l'esprit la position de Kosowski (1990) critiquant, avec l'ensemble des théoriciens *queer* ou des genres, le caractère normatif de la psychanalyse, discipline qui semble avoir rejoint, dans son ambivalence, la culture capitaliste qui décide du normal et du pathologique selon l'aptitude à la productivité :

« La théorie psychanalytique, ne serait-ce que par sa luxuriance quasi astrologique de taxinomies croisées de zones physiques, stades du développement, mécanismes de représentation et niveaux de conscience, semblait promettre d'introduire une certaine amplitude dans les débats concernant ce que sont les différences entre les gens, mais ne devint finalement, dans sa traversée par-delà bien des frontières institutionnelles, que la plus mince des disciplines métathéoriques, faisant briller d'élégantes entités opératoires telles que la mère, le père, le préœdipien, l'œdipe, l'autre ou l'Autre. Parallèlement à cela, dans les confins institutionnels et moins théorisés du discours intra-psychanalytique, un programme éthique sévèrement normatif annihilant les différences s'était longtemps abrité à l'ombre des récits du développement et des métaphores de la santé et de la pathologie » (Kosowski Sedgwick, 1990, p. 44-45).

Entendre le propos de Gheorghe selon lequel la psychanalyse demeure dogmatique et que par conséquent elle doit viser l'inclusivité, la pluralité des angles de vue et la décolonisation, est d'une importance capitale. Comme il est d'une importance capitale d'entendre que l'Université souffre également, à un niveau plus subtil et plus impérialiste, de colonialisme et de binarité. Il me semble néanmoins que cela occulte ou écarte (certainement par manque de place) de nombreuses autres difficultés épistémiques, épistémologiques et méthodologiques qui méritent d'être rappelées dans le cadre de cette discussion à propos de la psychanalyse à l'Université. J'ai abordé dans une réflexion précédente (Poenaru, 2019) la présence et les effets de la dissonance cognitive et du conflit socio-cognitif (concepts issus de la psychologie sociale) dans les organisations et l'épistémologie psychanalytiques. Une des principales dissonances semble être générée par la confrontation de la psychanalyse avec les théories scientifiques et plus largement avec la pluridisciplinarité, plaçant le domaine aux limites de la connaissance et, paradoxalement, proposant des connaissances hors normes scientifiques.

Ce constat permet de repérer une « souffrance » psychanalytique manifeste à la fois dans les conflits internes successifs et dans la place marginale que la discipline occupe à la fois dans la société et dans les milieux académiques. Des psychanalystes (Balint, 1948 ; Zusan, 2003 ; Mills, 2004 ; Kernberg, 2004, 2010 ; Eisold, 2017 ; Heenen-Wolff, 2017 ; Cooper, 2008 ; Zagermann, 2018) membres de sociétés psychanalytiques reconnues soulignent le fonctionnement totalitaire, dogmatique et sectaire ainsi que l'imperméabilité groupale. L'on peut comprendre tout cela comme une problématique limite révélant une face groupale externe trop opaque (filtrant excessivement la subjectivation/intégration du réel) voire trop conflictuelle (persécutée), et une face interne trop ouverte vers la connaissance d'un inconscient illimité et inconnaissable (ouvrant sur le dogme et les positions théoriques axiomatiques). Les deux couches de ce « Moi-peau » (Anzieu, 1992) psychanalytique sont en interaction et favorisent une rêverie quasi autistique, mécanisme de défense par lequel un individu substitue une rêverie diurne à la poursuite des relations

humaines, sorte de déconnexion d'avec son environnement et sa réalité, posant la question de la présence du tiers (théorique).

Il est possible d'affirmer que la psychanalyse est en pleine évolution et qu'elle est pratiquée et pensée de multiples manières, plus ou moins proches de la culture scientifique. Notre découpage, certes réducteur, concerne des traits généraux ou une moyenne qui ignore, pour des raisons d'espace, la variabilité observable autour (notamment le courant neuropsychanalytique ou celui de la psychosociologie d'approche psychanalytique que l'on repère dans les écoles anglo-saxonnes). Il est, naturellement, impossible de proposer une liste exhaustive des failles épistémiques, épistémologiques et méthodologiques de la psychanalyse. Indiquons néanmoins, avant de questionner le thème qui est au cœur de ce commentaire – fascination et horreur de la psychanalyse – une série de problématiques qui peuvent apparaître dans les pratiques et les enseignements :

- Refoulement des facteurs environnementaux (sociaux, économiques, politiques, culturels, climatiques) de la compréhension du développement précoce (réduit à un noyau familial isolé de l'environnement) et de la vie actuelle (dominée par les pères corporatistes);
- refoulement de l'Histoire (Mazurel, 2021) ;
- confusion théorie-recherche-clinique (Poenaru, 2021a) ;
- refus de la triangulation théorique tant dans l'interprétation clinique que dans la méthodologie de recherche (qualitative et/ou quantitative) ;
- réduction, en France par exemple, de l'enseignement de la méthodologie, y compris de la méthodologie de la recherche, aux contenus cliniques, à un cursus isolé des dynamiques de l'essentiel du champ de la psychologie scientifique (HCERES, 2018) ;
- persistance et consolidation systématique de l'idéologie patriarcale via l'usage du complexe d'œdipe comme socle de l'organisation psychologique individuelle ;
- incompréhension de la « scientificité de la psychanalyse » – sujet maintes fois débattu dans le cadre de la revue *In Analysis* ;
- refoulement de la subjectivation (comme en témoignent les minorités LGBTIQ+) ;
- non-développement du Moi Critique (instance qui ne peut que favoriser la mentalisation, les métacognitions et de meilleures défenses vis-à-vis d'un environnement qui sature, exploite, épuise et modifie les structures neuro-cognitivo-comportementales individuelles à des fins de profit et de manipulation).

### Fascination et horreur de la psychanalyse

Il est évident que la psychanalyse suscite fascination et horreur, certainement bien plus que d'autres domaines scientifiques, ce qui la place aux limites voire qui produit son exclusion des milieux académiques et cliniques. Fascination car elle demeure la discipline qui est allé le plus loin dans le dévoilement clinique de l'indicible comme dans la découverte de la conflictualité, de la fantasmagorie et de la pulsionnalité individuelles – là où se révèle aussi l'horreur de la violence fondamentale (Bergeret, 1984), de la folie privée (Green, 1990), ou le Malaise dans la civilisation (Freud, 1930). Freud découvre l'inconscient dynamique, sorte de continent noir de l'humanité au sein duquel sont menés des conflits pulsionnels obscurs, innommables, honteux, singuliers. Nous lui serons toujours redevables pour sa clairvoyance quant à la multiplicité des mouvements psychiques et pour ses hypothèses concernant leurs origines et leurs destins. L'écoute de ces zones psychiques qui sont irréductibles à l'ordre établi, qu'il soit social ou

scientifique, fait l'originalité de la psychanalyse tout en étant à l'origine de malentendus épistémologiques et notamment la confusion entre théorie, recherche et clinique.

Or si la psychanalyse a résisté à l'impérialisme et au contrôle scientifique en restant à l'écart – à ses risques et périls – elle semble s'être exposée, par manque de tiers théoriques, à des erreurs parfois très graves (l'exemple du traitement de l'autisme n'est que la pointe de l'iceberg ?) de raisonnement ayant généré des aversions et de l'effroi. Pourquoi ? L'explication tient-elle uniquement, comme le répètent souvent les partisans de la psychanalyse, à l'indicible répugnant de l'inconscient ou tient-elle également à ses techniques, à son épistémologie et à ses théories comme suggéré plus haut ?

Mais soyons subversifs, contradictoires et libres dans nos associations jusqu'au bout pour poser quelques questions supplémentaires. Et si la psychanalyse était aussi un sas de prison, un cadre où l'on apprend à s'accommoder avec la vie, avec la servitude volontaire, avec les règles, avec les certitudes de ses théories axiomatiques, avec l'ordre établi par l'organisation œdipienne, avec les défenses dites matures synonymes de soumission ? Et si la psychanalyse était un cadre où l'on admet (pour des raisons de connaissance de soi et de guérison) d'être violé dans son intimité la plus profonde pour faire réactiver les monstres de l'enfance et de la sexualité infantile afin de réinstaurer la peur de l'autorité, du patriarcat ? Et si elle était un lieu où l'on perd sa liberté de basculer dans la folie vivante qui nous fait tout perdre et tout gagner en même temps, où l'on supprime le chaos sous prétexte d'associations libres mais bien dirigées par les lois de la société et des diktats théoriques dogmatiques, où l'on nous fait croire en un espace de liberté et d'inclusion qui nous ferait découvrir notre singularité mais qui, en fin de compte, creuse la tombe de notre mort psychique ?

La question de la reconsolidation mnésique, plus que primordiale pour la perspective psychanalytique, est étudiée, parmi d'autres, par Cristina Alberini (2013). Cette auteure souligne le caractère instable de la trace mnésique notamment lors de la récupération d'un souvenir. Ce dernier, selon Alberini, se stabilise et se reconsolide, à la suite d'une remémoration, en s'associant aux données issues du contexte de réactualisation. La consolidation d'un souvenir de la mémoire à long terme n'est donc pas irréversible, comme on l'a longtemps imaginé. En offrant un dispositif spécialement conçu pour ouvrir et réactiver la mémoire profonde et potentiellement/prétendument inconsciente, la psychanalyse ne risque-t-elle pas de réinscrire et de consolider, à l'aide de *Dieu Logos* (Freud, 1927) et de ses interprétations, une mémoire normative, une culture colonialiste dominée par les hommes ainsi que par le pouvoir capitaliste et par l'isolement social (rappelant l'individualisme extrême évoqué par Gheorghie) ? Ne risque-t-elle pas d'opérer un détournement de la vérité, de l'individu et du psychisme tout en jouant la carte de la vérité profonde, mnésique ?

À partir de mes connaissances (formation postgrade en thérapie psychanalytique, pratique clinique depuis plus de 20 ans, doctorat en psychanalyse) et de mes expériences (en tant qu'analysé aussi, pendant plus de 10 ans, pour répondre à l'injonction d'une recherche interminable d'un inconscient qui se dérobe toujours, par définition), je peux affirmer que ce n'est pas le dispositif psychanalytique divan-fauteuil (mais aussi en face-à-face) qui pose problème, mais... l'interprétation. L'interprétation sans tiers théorique, fondée sur une épistémologie élaborée entre-soi, obsolète et certaines fois sectaire, dans laquelle font défaut la pluralité des facteurs, la perspective critique et la transdisciplinarité. Comme en témoigne l'interprétation de mon dernier analyste (membre de la Société psychanalytique de Paris) qui interprète à partir d'un simple rêve : « Et bien, vous m'apportez la preuve, sur un plateau d'argent, que vous n'êtes pas prêt à devenir analyste ». On décide donc de l'avenir d'une personne à partir d'un rêve ! Qui refoule quoi ?

En ce qui concerne le refoulement de la subjectivation évoquée plus haut, Deleuze et Guattari (1980), Guattari (1979) et Lazzarato (2010) sont d'accord avec le postulat que le langage ne communique pas la subjectivité, mais la subjectivation du sujet par l'ordre socio-économico-politique, par ce qui a été réglementé par ce dernier (via la grammaire, la syntaxe, le vocabulaire, etc.). Analyste et analysé communiquent donc leurs ordres intérieurs/intériorisés. Les conditionnements (récompenses-punitions) successifs apparus au sein des relations familiales, sociales et ensuite relatifs à l'éducation scolaire, aux spécialisations professionnelles, s'ajoutent à la constitution d'un langage individuel qui n'est pas tout à fait une énonciation individuelle, mais une castration/amputation subjective (différente de la castration freudienne, mais probablement faisant écho à cette dernière) produite par les codes sociaux (ou ceux des sociétés de psychanalyse), l'influence sociale, le capital social, le capital financier, les privilèges, la peur de l'exclusion, etc. Nous pourrions rétorquer encore une fois que la psychanalyse se présente comme l'exception de l'énonciation individuelle au-delà du pouvoir et de la normativité, une chance donnée à l'individu d'exprimer librement (grâce aux associations libres et à la possibilité de s'allonger sans être face à un autre individu pour ne pas établir, justement, une communication standardisée) les contenus de ses parts obscures ; des contenus, des fantasmes ou des souvenirs indicibles ailleurs. Exprimer enfin sa singularité et non pas celle imposée par la structure sociale. Le problème de cette discussion très vaste demeure toujours et encore l'interprétation des contenus exprimés (voire les attentes communiquées par l'analyste via ses interprétations et son contre-transfert théorique et socio-politique).

Si la psychanalyse s'en tenait à son projet de subversion et de création d'un cadre d'énonciation subjective hors codes sociétaux (où le sujet libère sa pensée et sa subjectivité, et consolide son autonomie) ce serait génial ! Mais l'histoire démontre souvent le contraire. Pourquoi a-t-on échoué dans ce magnifique projet ? Car c'est une utopie (comme le communisme) ? Car on a ignoré le tiers (théorique) ? Ou en raison d'organisations internes sectaires et de luttes intestines politiques entre les sociétés de psychanalyse qui ont parasité la méthodologie et l'épistémologie de la discipline avec leurs emprises, leur paranoïa vis-à-vis du monde extérieur (social, politique, scientifique) et leurs transferts personnels sur la discipline et la théorie ? Mais la question exige qu'on aille plus loin : Pourquoi ce terrible échec ?

À mon sens, comme pour la question de la reconsolidation mnésique, il est tout aussi possible non pas de libérer le sujet, comme le fait miroiter le projet initial-idéal du cadre psychanalytique, mais de lui donner la possibilité de se libérer pour interpréter sans critiquer les codes environnementaux et leurs effets psychopathologiques. Autrement dit, interpréter en collusion avec l'ordre de la domination masculine et de l'idéologie libérale, ce qui ne peut produire qu'un nouveau piratage (comme le font les algorithmes du monde numérique qui exploitent le fonctionnement neuro-cognitivo-comportemental tout en injectant de nouveaux codes économique-politiques) du monde interne. Voire même, il arrive qu'on soit rendu coupable car notre appareil psychique ne dispose pas de défenses suffisamment matures pour faire face au capitalisme-pirate instauré avec l'ère numérique. Encore une fois, les études critiques à propos des minorités LGBTQ+ (pour ne prendre que cet exemple) ont beaucoup à dire sur l'échec de la subjectivation (mais laquelle ?). Car où sont les questionnements philosophiques concernant l'autonomie, le libre arbitre, l'auto-détermination, l'humilité, le partage ? Naturellement, ce n'est pas la perspective psycho-sexuelle ni l'évaluation de vos capacités d'adaptation à la guerre économique qui en parlent.

L'écoute du fantasme, des rêves, n'expose-t-elle pas l'individu et son inconscient à une injonction/intrusion exercée par des théories psychanalytiques qui produisent simultanément une mutilation

(psychique, symbolique, pulsionnelle, politique) semblable à celle qu'elle a exercé sur la psychosexualité des femmes et que nomme Catherine Malabou (Malabou, 2020 ; Malabou & Poenaru, 2021) dans son ouvrage *Le plaisir effacé ? Ouvrir l'inconscient pour extraire ses contenus les plus profonds pour ensuite les réassocier (comme le capitalisme) à la sémiotique du monde productiviste/machinique (Lazzarato, 2010) versus à la psychopathologie n'est-il pas du domaine de l'horreur ? Traiter l'inconscient sans la perspective critique et sans le tiers théorique n'est-il pas une manière de reconsolider l'inconscient normatif ?*

« Staline : Regarde ça. Tu sais où elle a été prise cette photo ?  
Lidia : Chez Freud.

Staline : Oui, à Londres. C'est là que les pervers bourgeois s'allongeaient pour débiter leurs foutaises névrotiques ! Staline dort sur le divan du charlatan... Qu'est-ce que tu en dis ? J'en connais à qui ça plairait d'apprendre ça. Dès que j'ai vu cette photo, j'ai pensé au divan de ce bureau... et à toi. On va jouer au jeu du Viennois, toi et moi. Moi sur le divan et toi dans ce fauteuil, là. Moi, je me souviens de mes rêves et toi, tu fais le charlatan. D'accord ? Ça ne t'amuse pas de jouer à Monsieur Freud ?

Lidia : Pourquoi tu veux jouer à ça ? Qu'est-ce que tu cherches à savoir de toi ?

Staline : Je veux savoir comment ça marche. Comment il s'y est pris pour leur extorquer leurs secrets... Ça te fait peur ?

Lidia : Quoi ?

Staline : D'entendre mes rêves.

Lidia : Les rêves des autres ne me font pas peur.

Staline : Bien dit. On commence, allez. Installe-toi. »

(Retranscription par l'auteur d'un extrait du *Divan de Staline*, film de Fanny Ardant, 2016, adapté du roman homonyme de Jean-Daniel Baltassat).

Le roman (comme le film) met en avant les rapports troubles entre Staline (intrigué par la force et les secrets de l'inconscient que pourrait révéler le divan sur lequel il dort), Lidia (sa maîtresse, qui tente de maîtriser l'amour et la peur du dictateur) et Danilov (peintre désigné pour consolider le culte du dictateur en présentant à Staline le monument d'éternité qu'il a conçu à sa gloire). La trame propose donc une articulation conflictuelle entre le pouvoir et sa représentation, le rêve et la connaissance de l'inconscient, tout en questionnant, paradoxalement, les dangers de ce jeu et l'utopie totalitaire de vouloir maîtriser/connaître cet espace de liberté et de folie, celui de notre inconscient, celui d'un dictateur et de son monument. Tout cela paraît convoquer l'antithèse présente dans les entités réunies par la psychanalyse, ainsi que le trouble présent dans son épistémologie. Et nous pensons encore une fois au postulat freudien : *On n'est pas maître dans sa demeure* (que l'on soit Staline, un scientifique, un psychanalyste ou un individu ordinaire).

Les constats et questionnements qui précèdent ne mettent-ils pas sur la piste d'une psychanalyse qui produit simultanément de la fascination et de l'horreur, celles que sous-tend tout pouvoir et son jeu de miroirs ? Dans ce même numéro de la revue *In Analysis*, Saudan et al. (2022, sous presse) – s'inspirant de la monstruosité critiquée par Preciado (2020) devant une académie de psychanalystes intolérants vis-à-vis de la monstruosité (celle de Preciado ou celle de la psychanalyse ?) – posent une question identique évoquant un modèle aberrant au regard de l'époque actuelle et des normes. Nous disposons d'une série de preuves que la psychanalyse continue de fasciner. Car comment ne pas être fasciné par l'inconscient et sa force incontrôlable, ou encore par la psychosexualité (et leur folie innommable dans les autres espaces scientifiques et/ou cliniques mobilisés eux aussi par leur propre normativité) ? La force et la résistance de la psychanalyse est

prouvée par le fait qu'on la retrouve encore dans les facultés des lettres (p. ex. à Doha, Qatar) ou dans les écoles d'art (p. ex. à Genève, Suisse), alors qu'elle continue d'être enseignée – de manière déguisée/clandestine ou non – dans de nombreuses facultés de psychologie ou dans des formations postgrades de psychothérapie destinées aux psychologues et aux psychiatres (las des théories mécanistes ou positivistes). Nous disposons également de suffisamment de preuves qu'elle suscite de l'horreur, de l'épouvante, de la répulsion, selon les cultures (scientifiques ou non) ou les expériences (cliniques ou non) de chacun, ce qui est à l'origine de son isolationnisme, de son exclusion et de sa labellisation systématique comme discipline *non grata*.

Les facteurs à l'origine de cette posture hautement paradoxale sont, nous l'avons vu, multiples, et tiennent à la fois de l'organisation interne des groupes psychanalytiques (qu'ils soient académiques ou non), des résistances individuelles face à des parties de son propre psychisme, ainsi que de l'organisation économique-socio-politique de notre environnement – c'est sur ce point que je tente de compléter Gheorghe qui focalise sa problématique sur la nécessité épistémologique de décoloniser et de débinariser la psychanalyse. Le double effet fascination-horreur fait de la psychanalyse un domaine *inévitabile – à éviter*. Cette posture est démontrée par l'Histoire mais aussi son histoire, ses critiques, ceux dont la vie a été sauvée par une analyse ou encore ceux qui se sont sentis détruits par son cadre, ses silences, son double jeu à l'égard de la pathologisation, ses prescriptions explicites ou implicites, sa normativité, etc. La polarisation que je souligne pourrait sans doute être largement diminuée si, comme le développe Gheorghe dans l'article qui constitue le point de départ de ce commentaire, elle était plus perméable à une pensée plurielle, cosmopolite, décolonisée culturellement et politiquement attentive, sans pour autant perdre de vue son essence : la connaissance des conflits pulsionnels indicibles. Ou si, comme je le proposais dans une autre réflexion (Poenaru, 2021a, 2021b), elle admettait de distinguer plus clairement les trois épistémologies qui la constituent (de la théorie, de la clinique et de la recherche) tout en clarifiant les logiques polyvalentes sous-tendues par ces épistémologies :

- une logique classique encadrante combinée avec des logiques hybrides ;
- les logiques intra- et intersubjectives ;
- la logique des interprétations (plurifactorielles) ;
- la logique médicale clinique ;
- les logiques sociales, culturelles, politiques, économiques et, plus récemment, numériques (qui, par leur caractère envahissant, structurent les enfants probablement plus que les parents).

#### Une 4<sup>e</sup> instance topique : le Moi Critique

Pour Gheorghe (2022, sous presse), il est plus qu'urgent de former les étudiants non pas selon des modèles dogmatiques et réductionnistes, mais sur la base d'une pensée critique fondée sur les nuances et culturellement intelligente. Car, pour lui, il semble évident que la pensée critique, les préoccupations existentielles, les interrogations sur le sens du travail et de la vie, sont perçues comme autant de nuisances, d'obstacles qui empêchent la croissance économique. Rappelons que Freud configure l'appareil psychique selon un point de vue topique (s'ajoutant au point de vue dynamique et économique) constitué d'abord de trois instances (inconscient, préconscient, conscient) entretenant des relations conflictuelles et dynamiques. Cette première topique qui conserve tout son intérêt heuristique est complétée par une deuxième (Freud, 1920), constituée de trois instances : le Surmoi, le Moi et le Ça. De mon point de vue, il manque, dans cette

deuxième topique une instance que je nommerais « Moi Critique », qui est indispensable dans le projet théorico-clinique contemporain.

Dans la culture freudienne, le Surmoi est l'héritier de la loi. Nous retrouvons la notion de loi abordée en préambule de ce travail. Mais laquelle ? Économique ? Non, car Freud n'a pas été sensible à la pensée marxiste ; sa réponse est donnée en termes psychosexuels, culturels et mythologiques (œdipiens, par exemple). Or LA loi à laquelle obéit la société cybercapitaliste est dorénavant, comme il a été suggéré plus haut, de nature économique-politique. Cette loi est dictée par : des corporations de pères qui dominent eux-mêmes les pères de la famille nucléaire devenus les vecteurs des pères corporatistes ; la dépendance au numérique induite par ces lois ; l'intelligence artificielle qui programme le complexe neuro-cognitivo-comportemental ; etc. Le monde extérieur est aussi dans ces entités ; ce monde (dévasté par le colonialisme), Gheorghe propose qu'il soit urgemment inclus dans la formation universitaire des futures psychanalystes ou psychothérapeutes actuellement intéressées plutôt par les traces d'un infantile déresponsabilisé vis-à-vis de son environnement et que l'on doit remettre sur les rails de la productivité. Il s'agit d'une thérapie, comme le rappelle Gheorghe avec Hilman & Ventura (1993), qui vise à éliminer la rage et la peur comme la potentielle insoumission qui pourrait émerger.

Or dans le contexte que nous décrivons, le Ça freudien n'est pas seulement infantilisé ; il est forcé de devenir un réservoir pulsionnel puissamment fertilisé par la logique économique en raison du jeu pervers de la propagande et des manipulations neuro-cognitivo-comportementales et émotionnelles qui font bloc (Adolphs & Anderson, 2018) avec nos réflexes. De nombreux exemples sont offerts par les stratégies employées par le neuromarketing et le nanomarketing qui exploitent notre socle émotionnel (Mileti et al., 2016 ; Costa Rozan Fortunato et al., 2014). Rappelons-nous que le Moi freudien est une instance défensive qui :

« du point de vue topique, (...) est dans une relation de dépendance tant à l'endroit des revendications du ça que des impératifs du surmoi et des exigences de la réalité. Bien qu'il se pose en médiateur chargé des intérêts de la totalité de la personne, son autonomie n'est que toute relative. Du point de vue dynamique, le moi représente éminemment dans le conflit névrotique le pôle défensif de la personnalité ; il met en jeu une série de mécanismes de défense, ceux-ci étant motivés par la perception d'un affect déplaisant (signal d'angoisse). Du point de vue économique, le moi apparaît comme un facteur de liaison des processus psychiques ; mais dans les opérations défensives, les tentatives de liaison de l'énergie pulsionnelle sont contaminées par le caractère qui spécifie les processus primaires : elles prennent une allure compulsive, répétitive, déréelle » (Laplanche & Pontalis, 1997, p. 241).

Il est intéressant de noter déjà à partir de cette définition du Moi des caractéristiques ou des potentialités telles : la dépendance, l'autonomie relative, l'affect déplaisant, la contamination, la compulsion, la répétition, la déréalisation. On ne peut pas ne pas reconnaître (dans sa version exacerbée) notre rapport au numérique et principalement l'addiction ordinaire induite justement par l'exploitation capitaliste des caractéristiques qui définissent le Moi névrotique. Mais le Moi de la civilisation n'est-il pas foncièrement névrotique ?

Freud n'a certainement pas pu prévoir l'évolution de la société et a configuré sa topique, à tort ou à raison, en fonction de l'incontournable domination masculine, proposant un Moi soumis par défaut (qui n'a pas à se révolter, qui doit faire avec la société qui lui est offerte ou à laquelle il est conditionné dès le plus jeune âge – voir *La civilisation des mœurs*; Elias, 1939). La révolte et la

désobéissance sont du domaine de la psychopathologie et relèvent d'une immaturité psychique à s'adapter aux lois de la société et à ses prisons symboliques ! La domination masculine est certainement encore présente puisque ce sont principalement les hommes qui tiennent l'industrie, qui programment l'intelligence artificielle, nos émotions, nos cognitions et nos comportements, qui sont prêts à tout détruire pour l'accumulation de capital ou pour montrer leur force guerrière.

Or d'autres facteurs très puissants ont émergé au sein de la production cybercapitaliste, notamment le virtuel, l'ubiquité et la programmation de la société par l'intelligence artificielle et l'extrême droite (Wylie, 2019) qui semblent créer une véritable dystopie dans l'ordre psychique établi par Freud puisque ces facteurs œuvrent activement pour la modification/exploitation de la nature humaine à des fins de profit. De plus, la dystopie de la société de surveillance (Zuboff, 2019) et du contrôle exploite les données qu'elle nous permet de produire, grâce à une « liberté d'expression » extrêmement juteuse financièrement, pour paralyser les mouvements de révolte (exceptés ceux qui sont au service de l'extrême droite – comme il a été le cas avec l'assaut du Capitole des États-Unis le 6 janvier 2021 ou avec les politiques algorithmiques de Facebook qui supprime, p. ex., les publications anti-racistes dirigées contre des Américains blancs et maintient les publications dirigées contre les noirs afin de favoriser la colère qui, elle, génère l'engagement en ligne et la polarisation politique).

Le Moi freudien n'est donc pas programmé pour être autonome puisque « son autonomie n'est que toute relative » (voire source d'angoisse qui reconstruit les refoulements) et la révolte signifierait aussi se battre contre des contenus internes inaccessibles – des caractéristiques hautement exploitées par la société du cyberpouvoir. Se battre contre cette nature paraît être une entreprise utopique par défaut car le tout est enfermé dans un cercle vicieux (parfaitement exploitable par le cybercapitalisme) dont le principal moteur est le refoulement (suractivé par la saturation informationnelle et pulsionnelle). Plus l'angoisse liée à l'exposition aux nombreux stimuli est importante, plus le refoulement est actif. Comment combattre ce qui échappe à la conscience par défaut et à dessein, qui est à l'origine de la civilisation et qui est actuellement capitalisé et militarisé ?

La dépendance, dans cette logique, paraît donc incontournable. Encore une fois : « le moi est dans une relation de dépendance tant à l'endroit des revendications du ça que des impératifs du surmoi et des exigences de la réalité ». Une réalité qui a été largement refoulée par la psychanalyse, portant ainsi atteinte à son propre socle théorique. La configuration psychique telle que définie par Freud, qui maintient néanmoins toute sa pertinence, est par conséquent une mine d'or pour le capitalisme puisque tout est agencé (dépendance, contamination, répétitions compulsives, déréalisations virtuelles), à l'intérieur comme à l'extérieur, pour la pérennisation des relations de dépendance, la création d'angoisses et de refoulements. Remettre en question cette domination signifierait perdre une polarisation qui maintient la civilisation, l'organisation sociale, la production et la vie. Or il est fort possible que ce cercle vicieux, comme Steve Banon l'a souhaité (voir le témoignage de Wylie, 2019 ; plus l'analyse de Poenaru, 2021b) conduise à une chaotisation globale à la fois dangereuse et source de profit (puisque le chaos, comme la peur et la colère, augmente la recherche d'informations et l'engagement en ligne visé par les corporations de l'Internet).

Freud, à ma connaissance, n'a donc pas imaginé l'individu critique ; il l'a prévu et décrit soumis, dans une lutte défensive-compulsive vis-à-vis d'une réalité actuellement co-modifiée par ses propres apports en lien avec ses propres interiorisations (transformées en pulsions et en angoisses). Si le Moi se caractérise par une autonomie toute relative, le Moi Critique que nous souhaitons élaborer ne peut être que tout relatif, mais, sans lui,

l'individu (comme la psychanalyse) est amputé de la pluralité des possibles et de son autonomie mise en danger par le monde contemporain. Il nous paraît plus qu'urgent d'œuvrer à la constitution du Moi Critique afin d'offrir à l'individu des parts supplémentaires de mentalisation et de protection, ainsi que des espaces et des potentialités psychiques de nature autonome où loge une individualité indépendante des instances co-modifiées par le cybercapitalisme invasif. Un Moi Critique qui permet la consolidation du libre arbitre et de valeurs (morales et humanistes) autres que celles induites par la dictature de la consommation et ses effets psychopathologiques.

Pour cela, il est plus qu'indispensable non seulement de participer au débat politique relatif à la santé publique et à la démocratie, mais aussi d'élaborer une théorie et une clinique de l'inconscient économique incluant des dynamiques freudiennes, mais aussi des dynamiques programmées par l'intelligence artificielle qui, malheureusement, a toujours plusieurs longueurs d'avance sur nos inconscients, comme sur nos connaissances. Une clinique supposant à la fois l'énonciation subjective, l'élaboration des conflits programmés par l'intelligence artificielle et une hygiène digitale anti-virale semblable à celle mise en place pendant la pandémie de Covid-19. À quand donc des masques, des désinfectants, des vaccins contre les réseaux sociaux et une véritable politique de santé publique qui protège, p. ex., les jeunes utilisatrices d'Instagram du suicide et des actes autoagressifs<sup>4</sup> ?

## Conclusion

Nous n'avons pas fini d'entendre parler de la psychanalyse et pour cause. L'humanité n'est pas dupe, elle sait très bien qu'il existe un monde interne obscur, contradictoire, conflictuel, effrayant, insurmontable, rebelle, croyant, autonome, hermétique. Un bloc qui conservera toujours des parts insensibles aux prescriptions de bien-être, de réussite et de succès de la société consumériste. Un monde interne soumis aux injonctions autres que la rationalité et qui s'exprime (heureusement pour nous et pour notre sentiment d'exister en tant qu'être vivant capable de s'émouvoir) plus comme un volcan en ébullition dont la lave peut déborder d'une minute à l'autre que comme un soldat respectant à la lettre les règlements de son armée en pleine guerre économique. Je dirais même que plus nous tentons d'endiguer, de manipuler et de pervertir les mouvements naturels de la vie (en procédant à une extraction bio-neuro-cognitivo-comportementale via un capitalisme anthropocybercriminel), plus nous produisons de la souffrance et plus les mouvements en question s'expriment d'une manière déviée (qualifiée généralement de "pathologique") voire comme une manifestation d'une tentative de retrouver un équilibre psychique. Bataille pose la question de l'expérience intérieure autrement :

« Mais – il est indéniable – l'avancée de l'intelligence eut pour effet secondaire de diminuer le possible en un domaine qui parut à l'intelligence étranger : celui de l'expérience intérieure. Encore est-ce peu de dire diminuer. Le développement de l'intelligence mène à un assèchement de la vie qui, par retour, a rétréci l'intelligence. C'est seulement si j'énonce ce principe : "l'expérience intérieure elle-même est l'autorité", que je sors de cette impasse. » (Bataille, 1943, p. 20).

Je suis pour et contre la psychanalyse, pour le développement de ce domaine fascinant de connaissance et contre la culture

<sup>4</sup> Horwith, J. (2021). The Facebook Whistleblower, Frances Haugen, Says She Wants to Fix the Company, Not Harm It. The former Facebook employee says her goal is to help prompt change at the social-media giant Wall Street Journal, Oct 3, 2021. <https://www.wsj.com/articles/facebook-whistleblower-frances-haugen-says-she-wants-to-fix-the-company-not-harm-it-11633304122>.

dogmatique et monstrueuse qui la parasite tout en la rendant inadaptée au contexte actuel. Car, en fin de compte, être pour et contre devrait être le devoir de tout scientifique qui fonde sa réflexion sur la dialectique, la contradiction et la pluralité des perspectives, puisque tout argument bascule dans l'idéologie s'il ne lui est pas autorisé de se confronter à la contradiction. Mais tous les psychanalystes sont-ils des scientifiques ? Un bien vieux débat ... Je suis d'avis que l'Université à son tour opère une amputation majeure au niveau de la connaissance en éliminant la psychanalyse de son offre d'enseignements. Elle s'aligne en cela au projet global visant la promotion de disciplines qui servent les intérêts immédiats des lois économiques et par conséquent la production de l'inconscient économique. Ce facteur pourrait expliquer le parasitage et la colonisation idéologique de la psychanalyse par l'ingénierie sociale, sorte de collusion permettant de ne pas s'isoler totalement. Or le dogmatisme et l'isolatisme psychanalytiques ne sont pas des réponses adéquates autorisant sa promotion dans les milieux académiques et le nécessaire dialogue avec les sciences (principalement les sciences humaines et sociales). Au contraire, cela semble maintenir la dissonance cognitive, le parasitage et les réponses paradoxales des deux côtés de la barrière épistémologique qui se crée.

Cette barrière pourrait être assouplie par une intégration plus claire (et moins perturbée par les discours sectaires), au sein des réflexions et pratiques psychanalytiques, de la structure épistémologique et méthodologique des sciences humaines et sociales (SHS) qui, comme je l'étudiais dans un autre travail (Poenaru, 2020), offre un modèle viable pour une meilleure intégration scientifique de la psychanalyse sans dénaturer les spécificités de sa recherche essentiellement qualitative. Il est donc question d'intégrations réciproques. Car nous le savons maintenant, avec l'avènement du postpositivisme, les sciences, et plus particulièrement les SHS, ont largement dépassé les critères d'une science objective, empirique et prédictive (que les psychanalystes projettent souvent, sous forme de défense paranoïaque, sur l'ensemble des sciences), pour construire ses fondements théoriques à partir du postulat que les dynamiques humaines ne sont pas prédictibles et requièrent l'accès à une pluralité de significations comme à des éléments historiques uniques qui déterminent les phénomènes observés. Il me semble que l'intégration de ces principes sans les résistances habituelles (« nous avons notre propre épistémologie car nous sommes une discipline extraterritoriale ! ») ne peut que favoriser la réinstallation voire la consolidation de la place que la psychanalyse se doit d'occuper dans l'univers de la connaissance.

Car les psychanalystes chercheurs et cliniciens, comme tous les penseurs contemporains, sont dans l'urgence de collaborer à la compréhension des influences coloniales, multidimensionnelles et inconscientes du contexte guerrier actuel (guerres économiques, psychologiques). La proximité algorithmique du cybercapitalisme, de la forte influence sociale générée par les réseaux sociaux, de la consommation, de l'obsession iconique, de la programmation par les technologies de la communication et de l'information, semble produire un véritable emprisonnement du corps/psychisme dans un inconscient économique transformé en une usine de transe hypnotique perméable à toutes les aberrations ; un individu donc de plus en plus incarcéré dans des contagions mentales, émotionnelles et mimétiques aux dimensions exponentielles qui ne peuvent plus être contrôlées par la simple autodétermination/autonomie (dissolue par cette emprise insoutenable) et encore moins par la logique rationnelle que nous imposent les discours officiels d'une société complice de ce cataclysme anthropologique (Pasolini, 2018). Cataclysme qui pourrait relever simultanément de l'ignorance, de la nature humaine, de la collusion et des volontés de stimuler la production socio-digitalo-industrielle à des fins de profit, etc. Les universitaires comme les cliniciens psychanalystes



ont par conséquent leur responsabilité dans le décryptage de ce nouveau monde.

## Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

## Références

- Adolphs, R., & Anderson, D. J. (2018). *The Neuroscience of Emotions. A New Synthesis*. Princeton: Princeton University Press.
- Alberini, C. (2013). *Memory reconsolidation*. Cambridge: Academic Press.
- Anzieu, D. (1992). *Le Moi-peau*. Paris: Dunod.
- Balint, M. (1948). On the psycho-analytic training system. *International journal of psychoanalysis*, 29, 163–173.
- Bataille, G. (1943). *L'expérience intérieure*. Paris: Gallimard.
- Baudrillard, J. (1981). *Simulacra et simulations*. Paris: Galilée.
- Bergeret, J. (1984). *La violence fondamentale : L'inépuisable Œdipe*. Paris: Dunod.
- Cabé, M.-H., & Robert-Tanguy, P. (2008). L'intervention sociologique : (re)donner du sens à des pratiques gestionnaires. *Sociologies pratiques*, 16(1), 39–54.
- Cooper, A. (2008). American psychoanalysis today: a plurality of orthodoxies. *Journal of the American Academy of Psychoanalysis and Dynamic Psychiatry*, 36(2), 235–253.
- Costa Rozan Fortunato, V., De Moura Engracia Giraldi, J., & Caldeira de Oliveira, J. H. (2014). A Review of Studies on Neuromarketing: Practical Results, Techniques, Contributions and Limitations. *Journal of Management Research*, 6(2), 201–220.
- Deleuze, G., & Guattari, F. (1980). *Mille plateaux*. Paris: Minuit.
- Duras, M. (1989). *La passion suspendue. Entretiens avec Leopoldina Pallotta della Torre*. Paris: Seuil (2013).
- Eisold, K. (2017). *The Organizational Life of Psychoanalysis: Conflicts, Dilemmas, and the Future of the Profession*. London: Routledge.
- Elias, N. (1939). *La civilisation des mœurs*. Paris: Calmann-Lévy (1994).
- Elias, N. (2010). *Au-delà de Freud. Sociologie, psychologie, psychanalyse*. Paris: Editions La découverte.
- Freud, S. (1927). *L'avenir d'une illusion. Œuvres complètes, vol. XVIII : 1926–1930*. Paris: PUF.
- Freud, S. (1930). *Le malaise dans la culture. Œuvres complètes, vol. XVIII : 1926–1930*. Paris: PUF.
- Gaudillière, J.-P. (2015). Une manière industrielle de savoir. In D. Pestre (Ed.), *Histoire des sciences et des savoirs*. 3. *Le siècle des technosciences* pp. 85–105.
- Gheorghe, C. (2022). Décolonisation, polarisation, psychanalyse, privilèges : Vers un psychothérapeute cosmopolite et culturellement intelligent. *In Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 6(2). (sous presse).
- Gingras, Y. (2014). *Les dérivés de l'évaluation de la recherche*. Paris: Raisons d'agir.
- Green, A. (1990). *La folie privée : psychanalyse des cas-limites*. Paris: Gallimard.
- HCERES (2018). *Rapport d'évaluation. Domaine Sciences humaines et sociales*. Université Paris 13, Université Paris Descartes, Université Paris Diderot (CAMPAGNE D'ÉVALUATION 2017–2018 VAGUE D).
- Hillman, J., & Ventura, M. (1993). *We've Had a Hundred years of Psychotherapy and the world is Getting Worse*. San Francisco: HarperCollins.
- Guattari, F. (1979). *Inconscient machinique. Essai de schizo-analyse*. Paris: Recherches.
- Heenen-Wolff, S. (2017). *Contre la normativité en psychanalyse. Sexe, genre, technique et formation : nouvelles approches contemporaines*. Paris: In Press.
- Kandel, O. (2002). La biologie et le futur de la psychanalyse : un nouveau cadre conceptuel de travail pour une psychiatrie revisitée. *Évol Psychiatr*, 67, 40–82.
- Kernberg, O. (2004). Discussion: "Problems of power in Psychoanalytic Institutions". *Psychoanalytic Inquiry*, 24, 106–112.
- Kernberg (2010). A New Organization of Psychoanalytic Education. *Psychoanalytic Review*, 97, 997–1020.
- Knafo, D., & Lo Bosco, R. (2017). *The Age of Perversion. Desire and Technology in Psychoanalysis and Culture*. London, New York: Routledge.
- Kosowski Sedgwick, E. (1990). *Épistémologie du placard*. Paris: Éditions Amsterdam (2008).
- Laplanche, J., & Pontalis, J.-B. (1997). *Vocabulaire de la psychanalyse (13<sup>e</sup> édition)*. Paris: PUF.
- Laredo, P., & Paradeise, C. (2010). Politiques de recherche et pratiques scientifiques. *Cahiers Droit, Sciences & Technologies*, 3, 29–39. <http://dx.doi.org/10.4000/cdst.206>
- Lazzarato, M. (2010). "Exiting Language". Semiotic System and the Production of Subjectivity in Félix Guattari. In D. Hauptmann & W. Neidich (Eds.), *Cognitive Architecture. From Biopolitics to Noopolitics. Architecture & Mind in the Age of Communication and Information*. Rotterdam: 010 Publishers (pp. 502–521).
- Malabou, C. (2020). *Le Plaisir effacé. Clitoris et Pensée*. Paris: Payot & Rivages.
- Malabou, C., & Poenaru, L. (2021). Transdisciplinarité versus assujettissement ? Entretien Catherine Malabou, Liviu Poenaru. *In Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 5(2), 120–124. <http://dx.doi.org/10.1016/j.jinan.2021.06.001>
- Marcuse, H. (1992). *Eros and Civilization. A Philosophical Inquiry into Freud*. Boston: Beacon Press.
- Mazurel, H. (2021). *L'inconscient et l'oubli de l'histoire*. Paris: La Découverte.
- Mileti, A., Guido, G., & Prete, M. I. (2016). Nanomarketing: A New Frontier for Neuromarketing. *Psychology & Marketing*, 33(8), 664–674.
- Pardo-Guerra, J. P. (2004). *Psychoanalysis at the Limits. Epistemology, Mind, and the Question of Science*. New York: State University of New York Press.
- Pardo-Guerra, J. P. (2022). *The Quantified Scholar. How Research Evaluations Transformed the British Social Sciences*. New York: Columbia University Press.
- Poenaru, L. (2019). La dissonance cognitive et disciplinaire de la psychanalyse. *In Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 3(3), 234–331.
- Poenaru, L. (2020). Les sciences humaines et sociales : un modèle indispensable pour la recherche psychanalytique. *In Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 4(1), 30–41.
- Poenaru, L. (2021a). Logiques psychanalytiques polyvalentes. À propos de l'article « La logique compréhensive à l'épreuve des faits (et réciproquement) » de M. Arminjon. *In Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 5(3), 248–260. <http://dx.doi.org/10.1016/j.jinan.2021.10.003>
- Poenaru, L. (2021b). Science du perspicacite et psychanalyse: le vide épistémique. À propos du livre Mind<sup>ck</sup> de C. Wylie. *In Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 5(1), 86–93.
- Preciado, P. B. (2020). *Je suis un monstre qui vous parle : Rapport pour une académie de psychanalystes*. Paris: Grasset.
- Rasmussen, A. (2015). Sciences et guerres. In D. Pestre (Ed.), *Histoire des sciences et des savoirs*. 3. *Le siècle des technosciences* pp. 47–65.
- Saudan, M., Barbieri, G., Boulay, C., Arduini, V., & Roman, P. (2022). La psychanalyse à l'université : de la monstrosité apparente à la proposition d'une refondation architecturale. *In Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 6(2) <http://dx.doi.org/10.1016/j.jinan.2022.09.001>
- Tomšič, S. (2015). *The Capitalist Unconscious*. Londres, New York: Verso.
- Watkins, M., & Shulman, H. (2008). *Toward Psychologies of Liberation*. London: Palgrave.
- Wylie, C. (2019). *Mind<sup>ck</sup>. Cambridge Analytica and the Plot to Break America*. Random House Publishing Group.
- Zagermann, P. (2018). *The Future of Psychoanalysis: The Debate About the Training Analyst System*. New York: Routledge.
- Zusman, W. (2003). Our science and our scientific lives. *Israel Psychoanalytic Journal*, 1, 351–377.
- Zuboff, S. (2019). *The Age of Surveillance Capitalism*. New York: Public Affairs.